01

Happy culture.

Envoyé en mission dans cette contrée inconnue, quelle ne fut pas sa surprise de découvrir un hyménoptère singulier. Vous pensiez avoir tout vu, tout entendu ? Voici la révélation d'un nouveau genre d'être hybride, mi-écolo, mi-cleptomane, mi-musicien, mi-performeur, mi-… Ça fait beaucoup de « mi », dira-t-on ! C'est que le quidam en question connaît la musique. Allez, c'est bien votre veine : voici une confession à la première personne qui ne vous laissera pas de marbre, c'est promis ! Ah oui, j'oubliais. Ces confidences ont été récoltées par Jean Plume, ethnologue et entomologiste, cinquante-quatre ans, né sous le signe de la balance. Pour vous servir !

Ah, la belle verte ! Ah, les saisons… Les sillons nourrissant les oiseaux migrateurs. Les prairies tout embuées par les belles des champs. Les contreforts rocheux bercés d'à-pics bombant une dernière fois le torse avant de sombrer corps et âme dans le fleuve qui en bruisse encore d'aise. Les cônes facétieux de houblon jouant avec leurs perches érectiles tout en éteignant le sexe infécond. La vouivre qui se tortille en laissant mille frissons graciles aux tiges de roseaux qu'elle enlace. Le frou-frou de l'abeille en pleine parade nuptiale… Il y a – où que l'on pose l'œil – une dimension érotique qui sourd des entrailles et des oreilles de dame Nature. Encore faut-il pouvoir l'entendre ! À défaut de protections auditives, les bégueules se mettent des œillères pour y échapper, les imbéciles tentent de tromper son appel avec des formules toutes faites avant de se vautrer, toutes lumières éteintes et tous volets clos – mais pas toute honte bue –, derrière un écran tactile propice à faire exploser leur onanisme stérile.

Dieu merci, je ne suis pas fait de ce bois-là ! Non. Plutôt façonné dans cette grume noueuse qui donne les meilleures pipes de bruyère (je tiens en horreur celles d'écume, la bave aux lèvres étant si peu distingué), tournées à la main de Cogolin à Saint-Claude… Depuis que j'ai appris à marcher, à émettre des mots qui sonnent et résonnent, mes parents ont toujours veillé à ce que je puisse croquer le monde. Avec en poche les clefs spécialement ciselées pour ce faire ! Je vous sens dubitatifs. Pourtant, ces précieux sésames m'ont offert mille découvertes, de celles qui posent, brique après brique, les fondations essentielles de ma « grand maison » ! Pourquoi s'entraver de carcans quand l'univers est déjà assez pourvu de sinistres geôles. Mieux vaut expérimenter la soif du frisson en pourfendant l'interdit que d'arpenter une voie

balisée, droite, longue et sévère, sans surprises ! Papa me disait toujours : « Rappelle-toi de pépé bloc – c'est le surnom qu'il avait destiné à Victor Hugo, à cause de son esprit de liberté mais aussi de son extrême concision –, qui tonnait en affirmant qu'ouvrir des écoles fermait des prisons ! » Comme je lui sais gré d'avoir pu bénéficier de cette éducation démontant les tabous pour en faire des leçons d'existence. C'est peut-être – sinon sûrement – de là que vient mon goût pour les mythes, ces récits merveilleux et rocambolesques, truculents autant que moralisateurs, sensuels bien que parfois castrateurs, donnant à voir la face cachée de toute chose. Appelant parfois aussi à se brûler les yeux et l'âme des sels qui y sont enfouis pour mieux éprouver l'instant vécu ! On a souvent besoin des rêves d'Icare pour apprendre à voir les choses du ciel sans pour autant y laisser ses ailes fanées par la suffisance…

Papa me chantait – dans une tessiture pas vraiment conforme mais dont sa relecture m'a marquée aux fers – la complainte de Jacques Brel écrite pour son film incompris : « Le Far West ». Celui qui incarna jusqu'au bout du cœur l'homme de la Mancha y décrit ces moments où, par le truchement d'un regard débarrassé des scories adultes, un petit d'homme découvre ce qui l'entoure et se bâtit des châteaux avec les pierres de taille de l'Éternité. Tout en n'oubliant pas de les poser dans le plus pur jardin d'Éden ! Plus tard, avec maman, ils m'ont révélé Léo Ferré, Jean Ferrat, Georges Brassens, Jean Vallée. Quelque chose en moi se transformait. Je comprenais mieux ce que cachait la fable du mouton à cinq pattes déguisé en jument verte par Marcel Aymé, les turgescences incontrôlables autant qu'incontrôlées en projetant sur l'écran noir de mes nuits blanches Margot donnant la gougoutte à son chat ou l'apprenti téméraire devenant un vrai tailleur pour dames ! Combien de soleils chauds et salvateurs ne se sont pas promenés sous ma couette ou ne se sont pas cachés dans mes frissons d'avril (d'havres, îles) ? Tous m'ont mené sur les chemins d'une adultie gorgée de repères. Essentiels. Sensuels. Charnels. Véniels mais jamais mortels ! Sinon, le fruit du pêcher n'aurait aucune saveur. C'est pourquoi je l'ai croqué sans jamais avoir les foies : quand on a la foi… la montagne ne peut accoucher d'une souris. Mais de sourires contagieux, ça oui !

Jean Ferrat a raison : nul ne guérit de son enfance ! J'ai dans la bouche le goût du foin fané en paille sèche, le lait crémeux et tiède directement tiré au pis de la vache ou de la chèvre, la rugosité trompée par des notes plus suaves de la betterave sucrière dégustée au débotté, la promesse inouïe de la prune de Namur aux formes si sensuelles – dont toute la saveur mystique ne se découvre qu'une fois l'amour pleinement fait –, la chair doucereuse de la pomme qui se laisse manger en catimini lors d'un chapardage dans le verger voisin… En suivant les pentes douces des collines, les touffes plus ou moins grasses des herbes folles, la rotondité des sommets

élimés de Toscane ou de Bourgogne, les lits secrets des rivières d'or caressés par des toisons d'algues folles, j'ai sciemment emprunté – sous les conseils de ma grand-mère qui connaissait la valeur du vécu – ces chemins qui bifurquent au paradis de l'école buissonnière, la seule qui vaille vraiment un diplôme digne de ce nom. J'y ai dépucelé des champignons hallucinants, libéré des asperges sauvages, déprépucé un chêne-liège entravé par un goût de bouchon, scruté le va-et-vient de branches caressant les fleurs des cerisiers pour mieux les faire rougir, suivi les évolutions charnelles d'un abricot offrant son plus beau profil aux papilles de ma langue avide… Et après ça certains naturalistes osent affirmer sans ambages que l'horizon habité est un pays… sage ! Bande de théoriciens sans rigueur, de pompiers pyromanes de la pire espèce, de jean-foutre à la suffisance atrophiée, de rimailleurs en herbe. Mais quelles résines avez-vous donc fumées pour être aussi à l'ouest !

La fraîcheur des herbes sur lesquelles je laisse reposer mon corps, les palpitations bienfaisantes de leurs faîtes mutins, le friselis de leurs touchers, m'embrasent les sens. Le plancher des vaches porte bien mal son nom quand il révèle à l'homme en devenir les caresses d'une aube naissante. J'en ressens une soudaine bouffée de chaleur, dédoublée par un astre du jour se mourant aux endroits les plus érogènes de mon anatomie. Qu'il fait bon jouer à l'été en toute saison ! J'ai découvert dans les prodiges d'un horizon vert et bleu parsemé de petites touches plus lyriques ou froides, toute la sève qui meut l'humanité depuis ses premières secondes. L'origine du monde n'est pas qu'un tableau de Courbet mis à l'index : il est une révélation à glaner à tout moment pour qui sait laisser son désir s'exprimer en connaissance de cause ! Le sexe des anges est multiple. Et certainement pas insondable ! Il est à portée de mains, de songes, de vécus, là dans ce jardin fou où tout est permis. Pour le découvrir, il suffit de lever le voile d'impudeur créé par les faibles. Derrière sa carapace d'airain, se voulant immuable protection contre une prétendue perversité, se révèlent les plaisirs d'une île enchantée dont je suis appelé à cultiver les germes…

Vvvvvvvvvvt Vvvvvvvvvvvvvvt. Bzzzzzzzzzz. J'en suis là de mes rêveries éveillées – je n'ai pas attendu Freud pour apprendre à mettre des noms sur les images de mon inconscient – quand les ailes d'un minuscule volatile orange et noir palpitent autour d'un calice mellifère offert à sa soif. Je retiens ma respiration. Je ne tiens pas à l'effrayer au moment même où il s'apprête à capturer le liquide nourricier. Que penserait-il de ce Gulliver couché dans l'herbe de son pré carré ? À vrai dire, je crois qu'il n'en a cure. Il a compris que je ne lui veux aucun mal, que je suis juste subjugué par ce moment de pause et d'harmonie, loin des clichés

tarabiscotés et vides offerts par les chaînes de téléréalité. Mieux, son frêle empennage se rapproche de mes yeux. Les prend-il pour un miroir de ciel ? Non. Trêve de clichés gratuits ! Il vient plutôt témoigner de la fraternité qui nous unit. Comme pour sanctifier l'instant, il se pose délicatement sur mon sourcil droit. Je connaissais les baisers papillons, voilà que je découvre les embrassades hyménoptères. Cela fait rêver : un délicat petit courant d'air chaud et sucré se posant délicatement sur la surface d'un épiderme offert… Je butine l'instant comme une midinette mutine se liquéfiant sous le flot d'une émotion incontrôlable. Ayant fait son office, la mouche à miel me salue une dernière fois avant de reprendre la direction de la ruche. Je me souviendrai longtemps de cette leçon de sensualité à bien des lieues de la chanson d'Axelle Red !

J'ai toujours été fasciné par les abeilles, petits êtres doués de raison à la sensibilité sans pareille. Là où un grand nombre de mes contemporains un peu phallo (mais pas falots pour autant, quoi que…) leur préfèrent le castor – parce que, je cite, c'est le seul animal qui construit sa maison avec sa queue –, j'ai délaissé ces priapes sans fondement (si, si, ça existe !) pour embrasser – excusez du peu – le vol à voile perpétuel à la recherche de la bonne ouvrière susceptible de cajoler ma reine. Une sorte de palais idéal mais pas de ceux du facteur Cheval. Non. Plutôt une de ces citadelles à cieux ouverts, forteresse importable en tous lieux, en tout temps. Vous me prenez pour un doux rêveur ? Si, si, je le vois bien à vos fronts plissés, à vos mirettes pétillantes de malice. Tiens, là, une personne à l'allure plus secrète me dévisage en hurlant par tous ses pores qu'il est plus que temps d'enfermer les fous furieux de mon espèce : dangereux pour la jeunesse – comme si elle n'était pas assez déviée, voire déviante comme ça – délétère pour le reste du genre humain – comme si j'allais refiler la chtouille à chaque visage croisé ! Pauvres d'eux, ils ne comprendront jamais rien à la beauté des jeux de l'amour et du hasard… forcé !

C'est décidé. Je serai à mon tour l'ouvrier multifacette battant des ailes pour polliniser ses semblables, pourvu qu'ils se conjuguent au féminin ! Je serai une abeille – solitaire en apparence – qui n'aura de cesse de voler de ruche en ruche pour ennoblir ses belles. J'apprendrai à maîtriser les muscles de mes bras aérodynamiques pour maintenir une climatisation homogène au sein du couvain. Je sortirai les armes – en dépit de mon pacifisme inné – pour garantir la liberté de celles que j'aime. Je prendrai mon envol, quitte à y laisser un lac de larmes, si les sentiments s'amenuisent ou ne sont plus que lambeaux. Mais par-dessus tout, je musclerai mon cœur pour pérenniser mon vol nuptial. La petite mort y aura son mot à

dire, mais la grande faucheuse en sera bannie ! Je persiste et signe : mon existence n'aura de sens que si j'y parviens totalement.

On connaissait l'homme au tablier vert. N'ayant nulle envie de finir chez Truffaut ou chez Gontier – habillé en permanence en nain de jardin pour apprentis horticulteurs sur retour d'âge –, je serai à la fois l'être à la combinaison blanche et au heaume grillagé qui récolte le miel et garantit la sécurité de celles qu'il abrite, ainsi que l'insecte par lequel toute forme de vie sur Terre procède. Je partagerai mes sèves ardentes avec les alvéoles qui s'ouvriront pour la laisser s'épancher… Le tout sans prétention. Juste pour la beauté du geste. En fait – je devrais plutôt écrire « en fête » –, je mettrai en pratique ma devise : « Je serai le parrain de ma reine ! » Sa liqueur amère sera le véritable miel de ma vie d'homme… Absous par son absinthe, je voguerai de ruche en ruche à la recherche de cette odeur de sainteté, de ce baume purificateur sanctifiant chaque seconde, pourvu qu'elle soit marquée par un amour vrai, total, insécable.

Car l'happy culture à laquelle je m'adonne est une discipline exigeante, qui se mérite. Il n'y a pas que l'aiguillon (que d'aucuns ont trop hâtivement réduit dare-dare à un vulgaire dard) qui compte ! En effet, ce dernier n'est qu'un prolongement poétique – et chevaleresque – d'où jaillit la vie. Mais à vouloir en contrôler de « a » à « z » le mécanisme et en décoder chaque évolution, flop… tout risque de partir bien vite en quenouille ! La nature, c'est comme la confiture : il faut pouvoir la laisser subir l'épreuve du chaud et du froid sans pour autant l'appertiser. Alors et alors seulement, elle vous régale de sucs jamais en mal d'essences ni de sens. Son velouté vous emplit la glotte tout en y laissant vagabonder mille onomatopées nouvelles – parfois presque triviales mais jamais vraiment vulgaires –, vivifiées par mes furieuses envies d'encore. Au moment pile où des étoiles d'or palpitent jusqu'au bout de mon vit et laissent pour tout compte d'émotions la chair de poule sur chaque millimètre carré de peau dévoilée. Avouez que là, on est bien loin des pirouettes éculées des sucettes à l'anis d'Annie, non, même si elles sont gainsbarrement made in… France !

Parce que les abeilles n'ont rien à voir avec de quelconques vipères lubriques. Elles sont socialisées, elles ! Elles ont une véritable éthique de vie. Et que dire de leurs souveraines ? Toute la ruche n'a de sens que si elles sont pleinement épanouies. Le plaisir y est pierre angulaire, clef de voûte. Sans lui, pas d'émancipation ni de travail bien accompli. Pour être rigoriste au labeur, il faut d'abord détenir le principe du bonheur… et le mettre en pratique !

Au petit-déjeuner, avant d'attaquer une journée bien remplie, rien ne vaut le meilleur des mets. Mes ailes s'en délectent tout comme le reste de mon corps. J'aime avoir sur la langue le goût particulier des petits seins du jour, à la coque, à l'amour, de ma jolie môme ! D'autant plus que, chanceux, j'ai six pattes pour m'en délecter… Bref, au sein de ma ruche, je suis l'homme qui leur veut du bien. Un factotum guidé par le pax et bonum du Livre des livres, bien que mon Saint des saints soit résolument laïc. J'y officie déjà – et en toute humilité – comme démiurge alors, s'il fallait en plus que je partage tout cela avec une entité supérieure, tintin !

Eh oui. Ma philosophie réfute tout carcan religieux. D'autant plus s'il est teinté d'obscurantisme ou d'intégrisme. Abhorrant les bondieuseries rances, je procède plutôt des « San-Antoniaiseries » de Frédéric Dard ou des pensées – illustrées par l'exemple – du père Perret. « Donnez-nous des jardins pour y faire des bêtises, où l'on r'vient des p'tites fleurs à la main quand on a déchiré sa chemise… » Voilà une belle éthique de vie qui me va comme un gant. Ah, le noble art de la peausserie ! Créer un nouveau derme, à la fois protecteur et doué pour le plaisir des sens… Ne m'en voulez pas, ne vous trompez pas et arrêtez de me crucifier sans avoir pu juger sur pièce(s) ! Mes bottes de sept lieues sont du meilleur cuir. Rien à voir avec la peau de chagrin quand bien même la comédie humaine y garde – et les revendique – tous ses droits ! Je ne suis pas pour autant l'ogre du Petit Poucet non plus. Plutôt la rose du Petit Prince, surtout quand je fais taire mes épines et me libère de mon globe pour laisser butiner mes reines de toujours. Je ne vois bien qu'avec mon cœur et c'est justement cela qui me permet de les apprivoiser !

J'aurais pu élire domicile dans le Bas-Rhin – en réalité, des hyper prudes ont renommé ce département parce que « bas-rein » était à leurs yeux beaucoup trop suggestif ! Vivre de vendanges tardives sur un corps alangui aux hanches en pain d'épice. Ressusciter le fameux Mannele au sourire gourmand et aux fragrances sucrées balancées par une note douce de cannelle. J'ai préféré courir le monde à la découverte de tous les bas reins riches de leurs accents du terroir. On est gastronome ou on ne l'est pas ! Après tout, la Bourgogne a bien sa confrérie des chevaliers du Tastevin. Pourquoi n'aurais-je aucun droit à créer mon propre ordre pourvu qu'il y ait la belle (label ?) au bout du compte. Voyager de fleur en fleur. Me faire chatouiller le corps, le cœur et l'âme par les cils vibratiles de pistils en folie… Transporter ces nectars dans mon jabot puis les faire mûrir en espérant une renaissance !

La lumière, jusque-là tamisée, redevient plus vive. Au silence succède un tonnerre d'applaudissements nourris. Quelques personnes se lèvent même pour souligner davantage mon témoignage. Je suis en nage. Comme le sportif professionnel au sortir de sa meilleure performance. Léo, qui en a ferré plus d'une, a raison : c'est extra ce sentiment d'émergence du nageur qu'on attendait plus. Je me remémore alors les paroles de ces politiciens assimilant l'exercice oratoire à une joute amoureuse des plus subtiles. Des plus fortes aussi.

Il faut dire que l'on m'a offert un lieu insolite pour m'y livrer. Derrière une peau de pierre d'obédience grecque antique, quelques inflexions plus libres – oserais-je les qualifier de végétales – ajoutent aux volutes des chapiteaux comme un parfum d'art… nouveau ! Victor Horta en est le grand ordonnateur. À l'intérieur, une fois la porte trapézoïdale franchie, l'architecte s'est mué en maître des horloges, évoluant avec un ciel de verre pour un éclairage zénithal délaissant tout effet spécial artificiel. À titre d'écran de projection, un imposant volume rectangulaire immaculé joue le rôle de modérateur. Mieux, de révélateur ! Une fois la blancheur irradiante du marbre de Carrare acceptée par l'œil, se dévoile une théorie d'êtres agglomérés sous la férule d'une grande faucheuse tranchant avec la sensualité de ses acteurs de complément. Sans retenue, tout ce beau monde verse dans la passion avec véhémence, foi, témérité. Le ciseau de Jef lambeaux a immortalisé ses figurants dans leurs plus justes pérégrinations : découvrant l'extase charnelle, se repaissant d'accouplements virtuoses, trompant délicieusement la mort et son cortège de deuillants. Car il n'y a pas que le rire qui fasse oublier la peur. L'amour s'avère lui aussi antidote à la mainmise d'une quelconque entité supérieure. Mieux que la Porte de l'Enfer d'Auguste Rodin, le grand œuvre de Jef Lambeaux campe un manifeste vital, prélude à mon concept d'happy culture. Je ne pouvais trouver meilleur endroit pour exposer mes théories !

Sonné mais heureux. Impression de plénitude. D'avoir pu enfin mettre les justes mots sur mon ressenti. Sentiment de communion totale avec mon public. Puis, c'est l'extase. Irrésistiblement, mes deux antennes pivotent vers la droite. Mes ailes frétillent sans que je ne puisse les contrôler. Au second rang, une sublimissime créature combinant toutes les femmes, cherche à s'immiscer profondément dans mes yeux. Son regard m'électrise sans que je puisse résister. Un émoi, émoi, émoi, me prend à partir du tronc. « Hit the road Jack ? » Que nenni ! Le cœur s'emballe. Je ne vais quand même pas crever par manque de self-control ? Un cœur d'abeille, c'est fragile, hein ! Moi qui suis parvenu à le contrôler à chaque vol nuptial, voilà

que je crois ma dernière seconde venue ! L'inconnue fait quelques pas vers moi et ouvre le dialogue.

- Ça alors, vrai de vrai, vous en êtes un ?

- Bien sûr. C'est même ma raison d'être !

- J'ai toujours été passionnée par l'apiculture et par les abeilles en particulier. Cela doit être épuisant de se battre au jour le jour contre les néonicotinoïdes et toutes les autres saloperies qui déciment les ruches. Heureusement qu'il existe des passionnés comme vous, même si j'ai conscience que vous n'êtes pas nombreux.

- Merci beaucoup. Vous avez raison, être happy culteur est un combat de tous les instants. Je vais vous en expliquer tous les rouages, d'accord ?

- Oui. Et vous récoltez aussi votre miel ?

- Et comment donc ! Mais, attention, je ne choisis que les meilleurs nectars, ceux qui exsudent les vraies fragrances avec un amour immodéré de la vie !

- Ouah… En plus, vous en parlez avec poésie, c'est top !

- Mais la vie n'est que poème, chère amie.

- C'que vous êtes rigolo, vous !

- Rigolo, peut-être, mais profondément sérieux. D'ailleurs, je vais de ce pas vous l'expliquer par l'exemple…

- … ?

Ces yeux, cette voix érotico-mélodique, ce corps de rêve… Je n'en puis plus. J'ai beau battre derechef des ailes pour abaisser la température, il y a dans l'air comme un parfum de musc sauvage qui me chavire. Bzzzzzzzzzzz. Bzzzzzzzzzzzz. Si ça n'est pas un signe du destin ?

Oui. Comme Eddy je peux chanter que je suis né pour aimer. Qu'il en sera toujours ainsi. Comme quoi, même au sortir d'une conférence sérieuse, il y a toujours un coin qui me rappelle où sont les femmes. Allez Patrick, j'y vais. Et pas besoin de me foutre à poil pour émoustiller une quelconque kiné – d'ailleurs, hein, qui a le droit de faire ça, même au café des délices ? –, je ne mange pas de ce pain-là, moi !

***

La main sur le haut de la cuisse de sa compagne, Kévin tente de réprimer un rot dû à une consommation trop rapide de bière blonde dont la canette-cadavre fait l'amour avec ses petites sœurs oubliées sur une table polyvalente – à la fois guéridon et repose-pieds. Un reste de triangle de pizza margherita ajoute au revêtement de formica un sexe offert au cylindre de métal laqué qui la jouxte. Britanny sourit, s'apprêtant elle aussi à ranimer l'anguille vive à portée de ses doigts aux faux ongles bariolés. L'instant semble solennel, même si le couple ne lâche pas des yeux la lucarne magique où se joue un moment crucial de la vie d'un autre couple auquel ils s'assimilent. Le rêve américain et sa panoplie de futilités : véritables faux vieux meubles chantournés, coussins dorés façon pralines premier prix, seins siliconés et tournée générale de botox sur fards empesés. Le clinquant a encore de belles heures devant lui ! La tension dramatique est à son comble. Le voile est à deux doigts de se lever sur les intentions du héros surmusclé. On va enfin savoir… Soudain, un éclair fait vaciller le tableau – Britanny et Kévin parlent même sans rougir d'œuvre en qualifiant leur série préférée – en passe d'être exposé… et le vernis craque ! Contrairement aux impressions premières de Kévin et de Britanny, pas de plage de publicité pour leur alcool préféré ou le dernier gel lubrifiant qui décuplera leur prochaine « sexoscénie ». Sur fond de mappemonde tournant à cadence homogène, les notes du générique dédié au journal télévisé retentissent, accompagnées de la mention « flash spécial ».

- « Oh merde ! On n'aura une fois encore pas la fin de notre feuilleton ! Comment veux-tu qu'on comprenne l'histoire à la fin ? », beugle Kévin Desgueux à l'unisson de Britanny.

- « Putain, alors là j'suis vénère ! », renchérit-elle. « On va encore avoir droit au blabla d'un politique dont on ne comprendra rien. 'Culé, va ! »

- « T'as raison poulette, pour une fois qu'on peut regarder quelque chose d'intelligent à la télé, on va encore nous foutre un blaireau bon à nib ! »

- « J'éteins l'poste bichon ? », reprend Britanny, le pouce déjà prêt à presser la touche off de la télécommande de leur téléviseur extra-plat à écran géant.

- « Attends toujours. P't'êt qu'y aura quelque chose de croustillant. Un attentat ou un mec connu qui s'est fait buter. »

Se foutant pas mal des cogitations des époux Desgueux, l'information en direct creva l'écran. Assis profondément dans son fauteuil de présentateur, les lunettes au bout de la main droite – c'est le nouveau code gestuel remplaçant le stylo tendu vers le public, pour se donner une contenance intellectuelle – le présentateur vedette quitta instantanément son air grave des derniers jours.

-« Nous bouleversons à l'instant nos programmes car l'actualité nous l'impose. Mesdames, vous pouvez dormir tranquilles ! », dit-il avec délectation. « Amand d'Ali, l'érotomane qui se prenait pour une abeille et avait décidé de s'occuper de toutes les reines gravitant près de ses ailes, vient d'être capturé par les forces de l'ordre. Récit des faits par Chloé Maithéo sur des images de Paul Goeders. »

Tandis qu'un bandeau frappé des mots « en direct » occupa le haut de l'écran – à gauche, pour ne pas faire disparaître le logo de la chaîne demeurant en haut à droite –, la caméra partit du haut des arcades du parc du Cinquantenaire pour se diriger à l'intérieur des allées latérales. Au loin, deux combis de la police, gyrophares allumés, précédèrent des rubalises délimitant le théâtre des opérations. La voix de Chloé relata les faits.

« Il était seize heures trente quand, aveuglé par un généreux soleil de quatre heures, Amand d'Ali, plus connu sous le pseudonyme de « l'happy culteur », a été repéré en flagrant délit d'attentat à la pudeur dans le parc du Cinquantenaire. Sans doute attiré par le pavillon des Passions Humaines et son programme à lourde charge érotique, l'homme-abeille avait décidé d'opérer – selon ses mots – un vol nuptial. Il avait repéré une jeune joggeuse qui s'était allongée le long du mur en pierre de sable, côté végétation, prenant délicatement le soleil. D'abord amusée par la danse de l'hyménoptère humain, elle a vite compris que le moment n'était pas à la joie quand ce dernier chercha à la butiner. Sûr du consentement de sa proie, Amand d'Ali débuta sa chorégraphie érotique en embrassant le cou de la malheureuse et en la ceignant de ses bras musclés. Attirés par les cris de cette dernière, des passants ont appelé directement les forces de l'ordre et ont mis Amand d'Ali hors d'état de nuire. Le forcené a été appréhendé sans heurts avant d'être revêtu d'une camisole de force. Il est actuellement enfermé dans un institut psychiatrique. Aux policiers venant l'interpeller, il a tenu un discours décousu en apparence, justifiant son fait par sa qualité de pollinisateur du monde. Il a même ajouté avoir agi en parfaite adéquation avec le message de Jef Lambeaux, arguant que seul l'amour et le don total de soi pouvaient sauver l'univers. La victime, en état de choc, a été emmenée aux cliniques Europe pour subir un check-up. Selon la nouvelle loi, Amand d'Ali passera en comparution immédiate

dans les jours qui viennent. En tout cas, une chose est sûre : depuis quelques minutes, la dignité des apiculteurs, les vrais, a été restaurée ! »